

when deprived of any information about the development and about the results of the foreign policy applied. Let me mention in this connection that the present Greek government is dealing since 1974 exactly in the way criticised by the author. He further stressed the necessity for flexibility of foreign policy and so gets the opportunity to note in this connection, and in others, of the genius of E. Venizelos. Particularly after World War II the author stressed that the reference to morale, and to international law is deprived of any importance whilst the accomplished fact has not to be underestimated. He got so the opportunity to criticize sharply sentimentality in foreign policy which is particularly noticed in Greece, leading often to blunders and the tendency to consider written agreements as of great value. According to the author they are important only if connected with vitality. The latter further stressed that, very often, those elected and assuming the leadership of foreign policy have neither the experience, nor the knowledge, nor the ability required to succeed. The particular characteristics of an ambassador are successfully analysed. His setbacks, connected with troubles within the country concerned, are not forgotten whilst the ambassadors and diplomats in general have not to forget that they serve their country and not the ruling party or even a dictatorship. The author believed that whenever problems concerning the country are negotiated by other authorities except the Ministry of Foreign Affairs, this leads to unfavourable results. Let me add however that this is often the unavoidable consequence of the inability or the unwillingness of many diplomats to negotiate on various issues.

The author was connected for long years and on high positions with negotiations on Greek Turkish problems. He was perfectly right when stressing:

- a) Cyprus is one of them and especially the more important and cannot be settled separately,
- b) Greece and Turkey have to agree, which is impossible, when they do not trust each other and when they have the tendency to underestimate each other as this will lead to a war which will not settle anything,
- c) the withdrawal of the Greek division from Cyprus in December 1967 had been a blunder,
- d) the possibility of gradual settlement one by one,
- e) the Greek mission to save the Greek minority of Constantinople, the Greek population of Imbros and Tenedos, the settlement of the problems connected with the Patriarchate in Constantinople,
- f) Turkish landing in Cyprus 1974 has been a great mistake for which Turkey will have to pay in the future.

I cannot however agree with the author that it would be wise to conclude a new treaty with Turkey considering how little the latter applied those stipulations of the Lausanne treaty which its governments did not like.

The considerations of Christian Xanthopoulos Palamas on our relations with this Balkan neighbours and the Soviet Union are very considerable and show his knowledge, experience and ability. It is a pity he is no more alive to apply this policy or at least to influence those in charge decisively.

D. J. DELIVANIS

Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*. 830 p. + LXXIII pl. in 80, Institut for Balkan Studies, Thessalonique 1974.

Cet ouvrage volumineux s'impose aux yeux de tout spécialiste par son érudition, l'am-

pleur de sa documentation, la largeur de ses vues et la richesse de ses thèses, formulées avec précision et défendues avec rigueur et objectivité.

Les LXXIII planches, placées à la fin du volume, reproduisent de portraits de princes roumains et grecs ayant régné sur les Principautés de Moldavie et de Valachie et de professeurs ayant enseigné aux deux Académies, ainsi que de fac-similés de manuscrits et de livres anciens rédigés ou utilisés par ces mêmes professeurs. Le volume comporte encore une riche bibliographie (p. 679-711), un *index des noms propres* (p. 713-795), un *index des oeuvres citées* dans l'étude (p. 796-821), la *table des matières* (p. 823-827) et quelques *corrections au texte* (p. 829-830). L'étude proprement dite (p. 1-677) comporte une *adresse au lecteur* (p. 1-2), une *introduction* (p. 3-9), des *conclusions* (p. 663-677) et neuf chapitres (p. 10-662) de longueur très inégale.

Le chapitre I (p. 10-19) examine les *causes de la pénétration de la langue et de la culture grecques dans les pays roumains*, pénétration dont les étapes sont esquissées dans l'introduction. Commencée dès le XVe siècle, cette pénétration s'accroît à partir de la seconde moitié du siècle suivant pour connaître son point de non retour au XVIIIe siècle, donc avant l'arrivée des princes phanariotes. Les causes en étaient nombreuses: culturelles, religieuses, économiques, politiques. Véhicule de l'héritage antique et de l'orthodoxie byzantine, la langue grecque était la seule capable d'arrêter la pénétration du catholicisme et du protestantisme dans les pays balkaniques. De même qu'en Occident l'enseignement supérieur se faisait en latin, de même l'Orient orthodoxe avait opté pour la langue grecque, langue pour ainsi dire officielle de l'administration ecclésiastique, de la théologie et de la culture supérieure. Pour ce qui concerne les Principautés de Moldavie et de Valachie en particulier, le développement économique de ces régions faisait accroître le nombre des commerçants grecs dont la langue devenait la langue du négoce dans toute la péninsule balkanique. Aussi les commerçants et les artisans des villes roumaines demandaient-ils l'ouverture d'écoles grecques, les boyards et les princes engageaient-ils des précepteurs grecs pour l'éducation de leurs enfants. Du fait de leur régime de vassalité, les Principautés jouissaient d'un état de choses plus libéral et plus autonome que les autres régions orthodoxes de l'empire ottoman. Nombre de religieux et d'intellectuels grecs se réfugiaient dans les pays roumains afin d'échapper à l'oppression des occupants. Par ailleurs, les princes roumains se considéraient comme les successeurs des empereurs byzantins, les protecteurs de l'Eglise orientale et les défenseurs de la foi orthodoxe. Les donations en domaines et en édifices religieux qu'ils faisaient aux patriarchats et aux grands monastères orientaux (Sinaï, Saint Sépulcre, Mont-Athos), étaient transformées en couvents qui, peuplés et gérés par des moines grecs, devenaient des centres culturels très actifs.

La fondation et le fonctionnement des Académies princières constituent l'aboutissement et la continuation "officielle", institutionnalisée, de la pénétration de la langue et de la culture grecques dans les pays roumains. Le chapitre II (p. 20-121) est consacré à l'*organisation de l'enseignement* dans ces Ecoles. L'auteur démontre ainsi, après un examen long, perspicace et objectif des documents existants (p. 20-36 et 84-86), que les Académies furent fondées non pas par des princes phanariotes grecs mais par des princes roumains; celle de Bucarest par Serban Cantacuzène (avant 1690), celle de Jassy par Antioch Cantemir (en 1707). Par la suite, les princes grecs ont soutenu, réorganisé et amélioré le fonctionnement des Académies, mais toujours à la demande et avec l'aide des boyards et des commerçants roumains. Mme Camariano procède à une analyse succincte mais fort intéressante (p. 36-84 et 86-120) des divers textes promulgués par les princes depuis la fondation jusqu'à la fermeture (1821) des Académies et visant l'organisation de celles-ci, organisation qui englobait tous les domaines: financement, locaux, bibliothèques, programmes, professeurs, élèves, bourses d'études. L'auteur

insiste aussi sur le fait que les princes phanariotes n'avaient jamais négligé la langue et la culture roumaines dont l'enseignement était assuré dans les autres écoles qui étaient nombreuses à travers le pays et que les princes avaient pris soin de fonder ou de réorganiser. De sorte que, quand en 1717/8 les Roumains (Georges Lazar à Bucarest et Georges Asaki à Jassy) voulurent avoir des établissements d'enseignement supérieur en langue roumaine, les princes grecs les soutinrent et les aidèrent dans la réalisation de leurs projets.

Ainsi, dès ces deux premiers chapitres, l'occasion sera donnée à l'auteur de réfuter un certain nombre de thèses formulées au siècle dernier et soutenues jusqu'à présent, à savoir que l'enseignement de la langue et de la culture grecques dans les pays roumains était l'oeuvre des princes phanariotes, d'origine grecque et constantinopolitaine; que ceux-ci avaient oeuvré contre les intérêts du peuple roumain et contre la langue et la culture roumaines; que le fonctionnement des Académies et des autres écoles grecques avait entravé la marche normale de la culture, voire de la conscience nationale roumaine; que l'enseignement dispensé par les Académies était destiné aux classes supérieures et constituait un obstacle à l'instruction et au développement culturel des autres classes; que les matières enseignées, orientées presque exclusivement vers l'apprentissage de la langue grecque et de la théologie byzantine et ayant un caractère monolithique et sclérosé, empêchaient le réveil intellectuel et national des classes laborieuses, constituant ainsi un obstacle sérieux pour les contacts fructueux avec la pensée et les sciences occidentales.

Mme Camariano reviendra sur toutes ces thèses tout au long des chapitres suivants. Ainsi dans le chapitre VI (p. 277-306) qui traite de l'*appartenance sociale des élèves*, elle démontre, avec force documents à l'appui, que parmi les jeunes qui avaient fréquenté les Académies, "il y avait, à côté des fils des boyards, des milliers de jeunes gens d'autres classes et couches sociales, tant autochtones qu'étrangers, venus de toutes les régions du Sud-Est Européen". On sait en effet maintenant que tous les projets de réorganisation des Académies prévoyaient des bourses pour étudiants nécessiteux et que les cours ont toujours été gratuits. Dans le chapitre suivant (chap. VII, p. 307-362: *l'importance de l'enseignement des Académies pour la société roumaine et pour la région balkanique*), l'auteur montre comment, grâce aux Académies princières, les deux capitales roumaines ont pu se tenir à la tête et à l'avant garde de l'instruction et de la culture dans tout le monde orthodoxe asservi. L'enseignement en langue grecque avait fait reculer la langue slavonne qui représentait un état de culture de passé, figé, uniquement religieux. Par un examen très serré et avec force arguments et exemples, l'auteur démontre le mécanisme d'interpénétration selon lequel la langue et la culture grecques contribuèrent au développement des langues et des cultures nationales des peuples balkaniques et en particulier du peuple roumain; d'abord, par le biais de l'acquisition du patrimoine hellénique (classique, byzantin, néo-classique de la renaissance et panorthodoxe); en suite, par le biais de l'acquisition de la culture occidentale introduite et défendue dans le monde orthodoxe par les professeurs grecs. Les traductions grecques des ouvrages occidentaux permettent leur traduction en langue roumaine. C'est ainsi que naîtra la culture roumaine et que la langue nationale sera développée, entraînant du même coup une prise de conscience linguistique et nationale chez les Roumains et chez les autres peuples balkaniques. L'auteur démontre aussi que la querelle linguistique qui opposa chez les intellectuels grecs les partisans du grec ancien à ceux de la langue démotique eut un impact immédiat et déterminant sur les intellectuels roumains qui se sont servis, en faveur de leur langue nationale, des arguments utilisés pour défendre la langue néo-hellénique. Ce discours linguistique, étroitement lié à celui de la liberté politique et de la justice sociale, prépara tous les peuples balkaniques à leur lutte pour l'indépendance nationale. Les *conclusions* (p. 663-677) reprennent les thèses ci-dessus en les résumant et en les illustrant de quelques exemples déjà cités.

Situées sur les marches de l'empire, les Académies roumaines jouissaient d'une grande autonomie qui les mettait à l'abri du contrôle de la Grande Eglise et des vicissitudes politiques auxquels étaient soumis les autres centres culturels grecs. Les professeurs trouvaient donc dans les Académies princières la liberté indispensable à la transmission de leurs connaissances et au développement de leurs idées nouvelles. La plupart d'entre eux avaient fait leurs études en Occident et embrassé les idées nouvelles en matière de philosophie, de sciences positives et de méthodes pédagogiques. Les autres avaient eu des maîtres grecs formés dans les Universités européennes. De la sorte, le contact entre l'Occident et les Académies roumaines était permanent et l'enseignement de ces Etablissements ne différait guère de celui des Etablissements universitaires occidentaux. Outre ces considérations et remarques d'ordre général, et comme pour illustrer celles-ci, dans le chapitre intitulé *personnel enseignant des Académies princières* (chap. III, p. 121-139), l'auteur esquisse le portrait de plusieurs professeurs dont on peut apprécier la qualité de la formation et l'ouverture de l'esprit aux idées et aux méthodes nouvelles.

La question des *méthodes pédagogiques et éducatives* revient dans plusieurs chapitres, vu ses liens étroits avec de questions telles que l'organisation des Académies, le corps enseignant, le contenu de l'enseignement etc; elle sera examinée de manière synthétique et récapitulative dans le chapitre V (p. 259-276).

Dans les deux derniers chapitres, l'auteur nous donne la biographie, la production littéraire et scientifique, l'activité professorale et les idées de cinquante deux *professeurs de l'Académie de Bucarest* (chap. VIII, p. 363-552) et de trente cinq *professeurs de l'Académie de Jassy* (chap. IX, p. 553-662). Quelles que puissent être les lacunes de l'information dans certains cas, ou encore la nature de certaines, appréciations, ces quatre vingt sept biographies de professeurs grecs, dont certains figurent parmi les noms les plus illustres de l'époque turque ou sont les représentants les plus éminents du "siècle des lumières grec", constituent la meilleure illustration de l'érudition de Mme A. Camariano - Cioran, car elles s'imposent désormais comme étant notre référence la plus solide et la plus autorisée. En effet, le jour où nous pourrions posséder des informations tout aussi détaillées et bien documentées sur les professeurs ayant enseigné dans d'autres écoles grecques, les études néo-helléniques relatives à l'époque turque auront marqué un pas en avant formidable et irréversible. Rien donc que ces quelques trois cents pages (363-662) auraient suffi pour que l'on juge inestimable la contribution de notre collègue roumaine.

Mais l'importance de l'ouvrage réside ailleurs; elle réside dans les pages du chapitre IV (p. 140-258) intitulé *le contenu de l'enseignement et les manuels utilisés dans les Académies*. Ces pages constituent un apport décisif pour notre connaissance de l'histoire des idées dans la péninsule balkanique. Et cela parce que l'auteur a eu la chance, mais aussi le courage et la patience, de mener sa recherche dans la Bibliothèque de l'Académie roumaine de Bucarest qui est l'une des bibliothèques les plus riches et les mieux organisées en matière de documents grecs et autres se rapportant à l'époque turque. Outre les archives, on y trouve une quantité appréciable de manuscrits et de livres anciens. Nombre de ces textes avaient été des manuels ou des cahiers de classe, d'autres comportent des annotations marginales précieuses. On pourrait certes reprocher à l'auteur d'ignorer telle ou telle étude récente sur telle question particulière, mais il nous serait impossible de ne pas rendre hommage à cette qualité première de son livre qui est la richesse de la documentation, due à un dépouillement patient et exhaustif des matériaux conservés à la bibliothèque de Bucarest. Grâce à cette documentation, l'auteur peut entreprendre une présentation analytique de toutes les matières enseignées dans les Académies en les divisant par groupes d'unités homogènes (langue et littérature, p. 147-179; philosophie, p. 180-224; sciences positives, p. 224-235; sciences humanistes, p. 235-258; langues

étrangères, p. 251-255; droit et médecine, p. 255-258) et en suivant pas à pas l'évolution de chacune d'elles.

Ne nous attardons pas sur les "sciences humanistes" (histoire et géographie) et sur le droit et la médecine. Ces disciplines avaient connu une fortune beaucoup plus heureuse dans l'édition que dans l'enseignement. Deux disciplines, la langue et la littérature grecques d'une part, la philosophie de l'autre, occupaient la presque totalité du programme horaire dans les Établissements supérieurs grecs.

L'étude de la langue et de la littérature grecques comportait la grammaire, la métrique, la prosodie, la poétique, l'épistolographie et la rhétorique. Il y avait tout d'abord des cours théoriques de morphologie et de syntaxe, fondés sur un riche éventail de Grammaires rédigées, les unes à des époques anciennes (hellénistique, byzantine), les autres à l'époque turque. L'auteur est en mesure de nous en donner la liste complète sans omettre de nous signaler les préférences de chaque professeur. Au milieu de ces Grammaires, celles de Constantin Lascaris et de Théodore Gazès, sous leur forme originale ou sous des formes abrégées, compilées ou extrapolées, exerçaient une sorte de despotisme absolu. Les cours théoriques étaient accompagnés ou suivis d'exercices pratiques (versions - thèmes) et de l'étude de textes littéraires. Pour l'enseignement des diverses formes du discours, les étudiants disposaient de nombreux manuels, anciens ou récents, sur lesquels régnaient, jusque vers 1780, les traités néo-aristotéliens de Théophile Corydalée. On portait un intérêt tout particulier à la rhétorique et à l'épistolographie, car la maîtrise de ces deux arts était indispensable pour réussir dans les carrières ecclésiastique, administrative et, même, professorale. Pour ce qui est des cours de littérature, Mme Camariano a pu nous dresser la liste des auteurs anciens et byzantins ayant figuré aux programmes: les diverses Encyclopédies ou Chrétomathies (recueils de textes), les Sentences de Caton et de Chrysoloras, les Fables d'Esopé, Théophraste, Plutarque, Lucien, Xénophon, Hérodote, Thucydide, Isocrate, Démosthène, Homère, les tragiques, Hésiode, Pindare, Synesius, Agapet, saint Basile, Jean Chrysostome, Jean Damascène, Théophylacte de Bulgarie, et une pléiade d'autres auteurs, ce qui prouve toute la richesse des programmes. L'auteur a pu encore nous donner des renseignements précieux sur les préférences de certains grands professeurs ainsi que sur leur méthode d'approche des textes littéraires.

La philosophie (dans l'acception aristotélienne du terme, englobant la logique, la physique, la cosmographie, la métaphysique et la morale) emplissait le second volet des programmes. Pendant plus d'un siècle (de 1640 à 1750 env.), la philosophie aristotélienne, ou plutôt le néo-aristotélisme de Théophile Corydalée (1570-1646) "avait constitué la principale nourriture spirituelle de tout l'Orient orthodoxe". La pensée corydaléenne marquait un grand progrès par rapport au système de pensée médiévale, même byzantine, par la dissociation qu'elle avait opérée entre la philosophie et la théologie. Pour cette raison elle fut condamnée par le courant de pensée conservateur de l'Église. Mais ce même courant prendra la défense du néo-aristotélisme contre des systèmes de pensée plus novateurs, comme, par exemple, celui d'Eugénios Voulgaris (1716-1806) qui introduisit (1740-1760) dans l'enseignement des écoles grecques la philosophie occidentale. Après Corydalée, Voulgaris fut le second grand représentant de la pensée néo-hellénique à l'époque turque.

A son tour, l'enseignement des Académies roumaines sera dominé, pour quelques soixante ans du moins (1707-1765) par le néo-aristotélisme de Théophile Corydalée dont les commentaires à l'oeuvre d'Aristote constituent les Manuels presque exclusifs des étudiants aussi bien que des professeurs. La théologie en tant que telle ne figurera donc jamais dans les programmes des Académies. Et il importe de noter à ce propos que l'inspirateur de cet enseignement fut Chrysanthé Notaras (+ 1731), patriarche de Jérusalem, dont la personnalité et la culture dominaient le monde intellectuel grec pendant une quarantaine d'années. Vers

1765, les disciples directs (N. Zerzoulis) ou indirects (N. Théotokis) de Voulgaris introduisirent dans les Académies la philosophie (logique, métaphysique) et les sciences (physique, mathématiques, astronomie) occidentales modernes. Mais la pensée de Voulgaris ne fera pas fortune dans les Principautés. L'époque de son introduction en Roumanie coïncidait avec le commencement du "siècle des lumières grec" (1775-1821), mouvement intellectuel dans lequel les professeurs des Académies occupaient la première place. Ayant fait leurs études dans les Universités occidentales, ces professeurs avaient connu les savants européens (italiens, allemands, français, anglo-saxons) les plus réputés. Leurs cours reposent donc sur ceux de leurs maîtres occidentaux dont ils traduisent les ouvrages et dont ils s'inspirent pour la rédaction de leurs écrits personnels. Mme Camariano suit pas à pas cette évolution dans l'enseignement et la pensée des Académies, évolution qui sera d'ailleurs la même, à quelques nuances près, dans plusieurs autres Etablissements Supérieurs grecs. Elle nous dresse la liste complète des ouvrages traduits ou rédigés par les professeurs des Académies et qui expriment cette nouvelle manière de pensée et introduisent les sciences positives. On constate ainsi que les Académies étaient au courant presque immédiatement des acquisitions les plus récentes de la pensée et de la science occidentales, lesquelles viennent remplacer le système corydaléen. Sans être des penseurs ou des hommes de science originaux, les professeurs de Bucarest et de Jassy avaient porté haut et avec courage le flambeau du modernisme.

Ce modernisme allait de pair avec une série d'innovations en matière de méthodes pédagogiques et d'organisation différencielle des programmes par discipline (cf. p. 259-276). C'est aussi à cette époque que l'apprentissage des langues européennes (italien, français, allemand) fut introduit dans l'enseignement pour y occuper une place de plus en plus grande (cf. p. 251-255).

Mais le phénomène qui attire le plus notre attention, car il s'agit d'un phénomène extrêmement important, c'est que le passage de la pensée corydaléenne à la pensée et aux sciences modernes a eu pour conséquence immédiate la relance de la discussion sur la langue, discussion qui connaîtra à cette époque une acuité toute particulière.

Trois facteurs internes au monde orthodoxe, conjugués à des facteurs externes, semblent y avoir joué un rôle déterminant. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la langue grecque ancienne ou archaïsante (la langue byzantine) constituait l'élément unificateur de toute l'Orthodoxie orientale, une sorte de force centripète par laquelle la culture byzantine et la vision orthodoxe du monde étaient transmises à tous les peuples orthodoxes asservis. Cela n'impliquait certes pas le rejet des langues nationales dont l'Eglise avait toujours cherché à favoriser le développement pour des raisons surtout liturgiques et pastorales. Sans renier leur appartenance à l'Orthodoxie et à l'héritage gréco-byzantin, les intellectuels du siècle des lumières grec, dans leur immense majorité, semblaient avoir tourné le dos à une tradition orthodoxe figée et regardaient avec admiration cet Occident prometteur, creuser des sciences libératrices, des droits de l'homme et de la justice sociale. Pour eux, la libération des peuples balkaniques de leur asservissement aux Turcs et au système féodal passait par l'instruction, par la conquête des connaissances scientifiques et des progrès sociaux des peuples occidentaux. Contraindre les jeunes à perdre de longues années à l'apprentissage d'une langue ancienne, prestigieuse mais morte, ne leur paraissait pas être une nécessité première et immédiate. D'un autre côté, la conscience panorthodoxe, qui pendant de siècles avait différencié les peuples asservis de leurs occupants, les Turcs, et des ennemis de leur foi, les Latins, et leur avait donné la force de lutter et de survivre, cette conscience cérait maintenant le pas à la conscience nationale née et développée dans un contexte politico-social complexe (guerres russo-turques, révolution française, guerres napoléoniennes, essort socio-économique et culturel).

L'essor socio-économique de la seconde moitié du XVIII^e siècle fut marqué par la

naissance d'une bourgeoisie nouvelle, composée de citoyens artisans et commerçants. Consciente de sa puissance économique, celle-ci aspirait à des changements politiques et sociaux rapides qui lui permettraient d'assumer pleinement son rôle de classe dirigeante dynamique et novatrice. Ayant embrassé le discours de liberté et d'égalité de la révolution française et tourné la page sur l'attentisme prêché de concert par l'Eglise officielle, les Phanariotes et la Russie, cette bourgeoisie ne concevait l'avenir des peuples balkaniques (et le sien propre) que dans l'instruction des masses, le réveil des nationalités et la conquête des connaissances scientifiques et technologiques de l'Occident.

Intellectuels et nouveaux bourgeois se rencontrent donc devant ces choix capitaux et s'appuient les uns sur les autres afin de pouvoir les réaliser. En effet, c'est cette classe de commerçants et d'artisans qui finance l'ouverture et le fonctionnement des écoles pendant tout le demi-siècle qui précède la révolution grecque (1770-1821). De même, elle prend le parti des intellectuels dans leur lutte en faveur des sciences modernes et des langues nationales, et en premier lieu de la langue grecque démotique.

L'Eglise n'était hostile ni à l'instruction des masses ni au développement des langues nationales. Au contraire! Durant toute la période de domination ottomane, elle avait assumé avec abnégation et courage son rôle d'organisateur et de protecteur de l'enseignement, ainsi que celui de promoteur des langues et des cultures nationales. Cependant, la philosophie et les sciences occidentales modernes constituaient à ses yeux un danger grave pour la foi orthodoxe. D'un autre côté, l'utilisation des langues nationales dans l'enseignement supérieur était de nature à ébranler, dans leurs fondements mêmes, l'unité et la conscience panorthodoxes. C'est sur ce double aspect et par crainte de perdre le contrôle qu'elle exerçait sur l'instruction et la destinée des peuples orthodoxes que l'Eglise, par une réaction de repliement sur soi extraordinaire, se trouva, à la fin du XVIIIe s., opposée à la majorité de l'intelligentsia orthodoxe. C'est sur ce même point (mais pour des raisons différentes, politiques et socio-économiques) que la bourgeoisie nouvelle se heurta à la noblesse phanariote et aux autres grands commis de la Sublime Porte. Enfin, c'est dans ce climat religieux, culturel, politique et socio-économique que commencent, dès les premières années du XIXe siècle, les soulèvements pour l'indépendance nationale des peuples balkaniques.

Nous devons rendre hommage à la rigueur scientifique et à l'objectivité avec lesquelles l'auteur a su suivre et décrire cette évolution intellectuelle à l'intérieur des deux Académies princières. La contribution essentielle de son ouvrage réside justement dans cette présentation. Mais la lecture de celui-ci nous invite à faire les trois remarques suivantes :

a) Les deux Académies roumaines avaient été gagnées de très bonne heure à la cause du modernisme. Mme Camariano, qui suit de très près ce mouvement novateur, n'avait donc pas les moyens de suivre avec la même attention le courant conservateur. Très faible à l'intérieur des Académies, celui-ci agit de l'extérieur avec conviction et détermination, même sur le sol roumain. Aussi, l'ignorer ou lui prêter peu d'intérêt ne risque-t-il pas de fausser notre vision globale et réelle de la situation? Nous aimerions nous arrêter sur un exemple. L'auteur mentionne (p. 20-22) Païssios Ligaridis et Ignatios Petritzès, tous deux professeurs à l'école gréco-latine de Tirgoviste (1646-1651), bien avant la fondation des Académies. Or leur cas est typique de ce que fut le courant conservateur. Ligaridis avait fréquenté la même école de pensée que George Koressios dont Petritzès fut l'élève. L'admiration qu'il avait pour Koressios avait conduit Petritzès à produire plusieurs copies des écrits théologiques et philosophiques de son maître. Les oeuvres manuscrites de Koressios étaient répandues d'un bout à l'autre du monde orthodoxe; elles étaient copiées, lues et enseignées pendant toute la période turque. Or Koressios (env. 1570-1660), qui était le contemporain de Théophile Corydalée (1570-1646) et avait fait ses études dans cette même Italie de la renaissance, avait embrassé, à

l'encontre de Corydalée, la philosophie aristotélicienne sous sa forme thomiste et fut marqué par la théologie scolastique, notamment par celle de Bellarmin. Considéré comme le plus grand théologien de son époque, il avait enseigné pendant de longues années à Chio et nombreux furent par la suite ses admirateurs et continuateurs. Par une sorte de détournement paradoxal de la vérité, sa théologie scolastique, donc latine dans ses fondements mêmes, est proposée comme l'expression la plus orthodoxe par le courant conservateur, celui-là même qui combattait la pensée corydaléenne, puis celle des intellectuels modernistes. Sa contribution dans l'histoire de la pensée néo-hellénique n'a jamais été étudiée (par exemple, elle est complètement ignorée dans l'ouvrage du prof. G. B. HENDERSON: *The Revival of Greek Thought*, New York 1970; trad. grecque, Athènes 1977), mais elle fut grande, notamment dans le domaine de la théologie. Et ce sera finalement la pensée koressienne qui l'emportera, une fois conquise l'indépendance nationale des Etats balkaniques, aussi curieux que cela puisse paraître.

b) La seconde remarque est la suivante: La lecture de l'ouvrage de Mme Camariano laisse le lecteur non averti avec l'impression fâcheuse que les intellectuels modernistes et la nouvelle bourgeoisie furent les seuls à travailler pour la prise de conscience nationale des peuples balkaniques et pour la préparation de ceux-ci à la lutte pour leur indépendance. Telle n'était certes pas l'intention de l'auteur qui connaît admirablement bien la complexité de la situation. Il n'est pas non plus dans notre intention de défendre l'Eglise officielle et moins encore la caste des Phanariotes. Il serait cependant utile de noter que toutes les classes sociales et tous les courants de pensée aspiraient à la libération des peuples asservis et y travaillaient. Leurs divergences portaient sur l'idée qu'ils se faisaient de cette libération ainsi que sur les moyens à employer pour y parvenir.

c) Notre troisième remarque concerne un tout autre domaine. En lisant dans l'ouvrage de Mme Camariano les pages (251-255) consacrées à l'étude des langues étrangères, on ne peut ne pas s'étonner de la place vraiment infime occupée par l'enseignement de la langue de l'occupant. Et nous n'avons pas d'autres documents nous permettant de supposer que le turc et l'arabe occupaient une meilleure place dans d'autres Etablissements grecs d'enseignement supérieur. On serait tenté de dire que l'explication en est très simple: le pouvoir turc évitait de s'immiscer dans les affaires de l'Eglise orthodoxe, moins encore d'imposer ses choix dans les programmes des écoles non-islamiques; les écoles grecques suivaient deux traditions parallèles, la tradition byzantine et la tradition latine, toutes deux excluant a priori l'enseignement du turc ou de l'arabe en tant que langues véhiculaires d'une culture. Cependant saurait-on imaginer un poisson qui ne se nourrirait guère des aliments se trouvant dans les eaux dans lesquelles il vit? En effet, comment pourrait-on concevoir que les peuples orthodoxes asservis aux Arabes, puis aux Turcs n'ont en rien subi l'influence de la culture et du mode de pensée de leurs occupants? Est-il possible que l'enseignement des écoles islamiques n'ait nullement marqué celui des écoles chrétiennes orientales? Notre auteur ne se pose aucune de ces questions, car tel n'était pas son propos. Cependant, à une exception près (Virgil CANDEA: *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVIIe siècle*, dans "Revue des Etudes du Sud-Est européen", Bucarest VIII (1970) 181-230 et 623-668), ces questions n'ont pas encore été posées par les spécialistes de l'histoire de l'enseignement et de l'instruction dans le monde orthodoxe asservi aux Musulmans. Mais la recherche dans cette direction pourrait nous conduire à faire des découvertes intéressantes; elle nous aiderait peut-être à mieux comprendre certains aspects dans le fonctionnement des écoles grecques. En tout cas, elle nous permettrait de voir sous un jour nouveau certaines questions touchant au mécanisme même de la pensée néo-hellénique.

Pour terminer, nous voudrions noter que l'ouvrage souffre d'un certain nombre de ré-

pétitions dont la plupart auraient pu être évitées. Par ailleurs, la traduction française (l'ouvrage fut rédigé d'abord en roumain), excellente dans son ensemble, comporte quelques termes impropres, de même que certains titres d'ouvrages grecs ont été traduits de façon maladroite. Enfin, nous avons déjà dit qu'il arrive parfois à l'auteur d'ignorer la bibliographie la plus récente sur des questions particulières. Mais ces quelques réflexions et remarques n'enlèvent rien à la valeur, à la très grande valeur, de cette étude volumineuse et érudite.

ASTERIOS ARGYRIOU

Sorin Alexandrescu, ed., *Transformational Grammar and the Rumanian Language*, Lisse 1977, pp. 97.

Professor Alexandrescu, of the University of Amsterdam, and editor of the prestigious *International Journal of Rumanian Studies*, has put together a novel and interesting collection, which, slim as it is, represents a collective international effort (American, French, German, Italian, and Romanian scholars) and a diversity of approaches (cf. p. 9), e.g., philosophical (S. Golopenția-Eretescu and E. Vasiliu), Prague School (J. Goudet, cf. pp. 8-9), etc. — thus belying the title — even including one contribution (H. Frisch) which has no discernible link AT ALL with Transformational Grammar.

J. Augerot's introduction (5-15) is a succinct presentation of the appeal Romanian holds for linguists (its conservatism as well as its innovative nature, etc.), followed by a chronological summary of the development of Transformational Grammar in Romania, plus a lengthy bibliography (1961-1974), unfortunately marred by numerous discrepancies (in abbreviations, dates, pages, titles).

H. Frisch (39-44), in attempting to predict feminine noun plural forms, resorts to lists (taxonomies of another era!), without, it seems to me, availing himself of techniques so as to give some account of deep structure forms and the rewrite rules necessary for deriving a confusion of surface forms. While S. Golopenția-Eretescu (45-57) makes reference to Fillmore and Chomsky, and to various transforms (e.g., coordination, gerundivization, etc., 52), as well as to the notion "well-formed" (even if overly used, e.g., three times in the space of seven lines, 47), her approach strikes one as being as much philosophical (von Wright, Wittgenstein) and quasi-algebraic (LA as the "language of action", LC that of "change", and so forth) as linguistic. In his lucid (though highly repetitious) article, J. Goudet (59-73) treats the use of the gerund (present participle) as an indicator of continuation in periphrastic constructions, three of which, according to him, serve as present presumptives; I remain unconvinced of the uniqueness (65-66) of the Romanian gerund, given similar uses in Spanish, for example. H. Krenn (75-82) describes a deletion rule for dropping the possessive article (i.e., after the definite article), while suggesting himself an insertion rule at the surface level: my own intuition would still favor the former, though not necessarily the proofs adduced (the deletion of *pe*) in E. Vasiliu and S. Golopenția-Eretescu, *Sintaxa transformatională a limbii române*, Bucharest: 1969. L. Renzi (83-88) compares the postposed Romanian article with the preposed articles of various other Romance languages, attempting to account for the difference on the basis of such factors as loss of case, subject-verb-object word order, genitive, phrase follows, etc.; in the question of preposition before (non)-articulated noun (cf. above) he does not seem to take into account instances where the article is obligatory (e.g., *cu avionul, la anul, datorită fratelui*, etc.). E. Vasiliu's work (89-97) on adversative and concessive clauses falls within the framework of set theory and Montague grammar, a further indication